

Communication
de Monsieur le Comte Thierry de Lambel
au Château de Fléville

✻ ♦ ❧

Séance du 12 juin 2003

✻ ♦ ❧

Histoire du Château de Fléville

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, Mesdames et Messieurs les Académiciens, Mesdames et Messieurs, je suis heureux de vous accueillir dans cette demeure, vieille de près de 700 ans, et qui a traversé la plus grande partie de l'histoire du duché de Lorraine.

Votre vénérable institution s'est déplacée hors les murs, mais nous ne sommes qu'à quatre lieues de la «bonne ville» de Nancy et, dans une certaine mesure, le donjon féodal de Fléville était une sorte de défense avancée du châtelet de Nancy.

Il y a beaucoup à dire sur ce lieu, il y a encore à découvrir, et c'est dans cet esprit que je viens vous raconter ce que j'ai appris depuis 50 ans que j'en suis le détenteur... Des faits parfois modestes, mais qui créent la trame de son histoire, surtout que rien de substantiel n'avait été écrit auparavant. Un curé de Fléville, l'abbé Colombey, avait certes écrit une documentation historique, mais avec quelques erreurs. Or, ouvrir sa demeure au public signifie bien la connaître et bien la raconter. On sait que parfois en visitant les châteaux, des guides prennent des libertés, mais en ce qui me concerne, j'ai voulu vous révéler des éléments que vous ne connaissez pas et qu'a fortiori, le public ignore.

Deux remarques préliminaires s'imposent.

Nous possédons un certain nombre de documents précieux, dont certains ont permis à M. Georges Poull d'écrire un premier tome sur

Fléville, que je dois compléter par l'histoire de la demeure de 1769 à nos jours. Le principal document est celui de la succession de Nicolas de Lutzelbourg, en 1547, qui donne force détails, et quelques lignes sur le vieux château. Nous avons ensuite trois états des lieux du XVIII^{ème} siècle : l'inventaire du 1^{er} juillet 1753, complété par celui du 27 janvier 1755 ; l'inventaire global du domaine : château, fermes, jardins en 1769, à la mort du marquis des Armoises ; un nouvel inventaire de 1791, lors du départ de M^{gr} de La Fare, complété les deux années suivantes; en outre, de nombreux pieds terriers.

Ces documents sont très précieux pour connaître la structure interne de chaque pièce, notamment sa localisation, son appellation. Dans l'un de ces inventaires, il y a le mobilier du château et même les gravures, ce qui est passionnant. Ainsi en est-il de la grande salle, complètement décrite.

La deuxième remarque est que le domaine de Fléville est resté à quelque chose près identique à la seigneurie de la Renaissance en surface et en importance. Les seigneuries lorraines n'avaient pas l'importance des seigneuries françaises, et ici, en dehors des boullins du pigeonnier seigneurial resté authentique, elle couvrait environ 600 hectares. Il en reste aujourd'hui 300, parce que les filles de Nicolas de Lutzelbourg ont hérité de fermes et de forêts, en particulier Barbe, qui a épousé un Ludres.

Au total, les forêts sont à peu près restées dans le domaine de Fléville, à l'exception d'une partie de celle de Richardménil, qui est toujours ma propriété dans son milieu, mais dont le pourtour a été attribué dans la succession de Nicolas à sa fille Barbe, qui avait épousé Jean de Ludres. Cette continuité est une chose assez rare de nos jours. La princesse de Poix avait tenu à ce qu'il n'y eût pas de démembrement, et ce fut aussi l'objectif de la création par Charles X en 1830 du majorat de Fléville-Lambel.

Je voudrais, à la fin de ces préliminaires, vous rappeler encore très brièvement deux mots de l'histoire du château, telle que l'entendent les visiteurs. Ce sont deux dates : 1320 et 1533 et plusieurs familles : Fléville, Lutzelbourg, Beauvau, puis Lambel en 1812 ; cela fait une moyenne d'un peu moins de 200 ans pour chacune de ces familles. Et nous aborderons maintenant les deux chapitres principaux de cette communication, qui sont : l'architecture du bâtiment, puis les familles qui ont transmis la demeure intacte.

L'architecture du château

De la plus grande partie du château féodal, il ne reste rien que son emplacement et la description sommaire dans la succession de Nicolas. Il fut détruit vers 1610. Il en subsiste tout de même le donjon, témoignage féodal et seigneurial par excellence, le seul encore en état dans tout le duché de Lorraine. Il fut préservé par Louis XIII, qui a écrit à Richelieu : «Préservez le domaine de mon cousin». Cet ordre fut donné au maréchal de La Ferté Senectaire. Il est resté authentique et maintenant ouvert au public.

La datation de sa construction est difficile à établir, elle se situe vers les années 1320, vraisemblablement peu après l'attestation de la présence des sires de Fléville. Je dois faire état ici d'un différend entre spécialistes : M. Poull le place vers 1320, mais M. Giuliano, dans son livre *Châteaux et maisons fortes en Lorraine ducal*, penche vers la deuxième partie du XIV^{ème} siècle, après le «vieux château». Mon souhait serait de rassembler ces deux historiens, et de confronter les deux thèses pour l'intérêt de tous et de nos visiteurs.

Ce donjon a six étages, c'est un vrai «gratte-ciel» du Moyen Âge. La salle du chevalier, qui est encore dans toute son authenticité, sera un jour elle aussi ouverte au public.

L'ensemble de l'édifice Renaissance, tel que vous le voyez sur la gravure d'Israël Sylvestre, a peu changé. La poterne et le mur de défense, avec des canons, qui barrait la cour, ont été détruits en 1762 ou 1763 par la marquise des Armoises. Ce mur avait été construit en deux temps : le côté droit était le plus ancien et, chose curieuse, le côté droit, entre la poterne et le donjon, date des années 1608, comme en témoigne le document d'un tabellion nancéien.

C'est Claude de Beauvau, veuf de Nicole de Lutzelbourg, qui a fait construire ce mur et probablement aussi la partie de la façade séparant le château du donjon : ainsi le donjon, qui était isolé, est devenu partie intégrante du monument. Quelques modifications partielles ont été faites par Anne des Armoises au XVIII^{ème} siècle, en particulier un couloir extérieur du côté droit pour isoler son appartement du passage du personnel, car à cette époque, la vie devenait plus intime et moins conviviale qu'à la Renaissance. Cela a été détruit par mes ancêtres.

Avant 1792, Fléville avait un véritable aspect de château de la Renaissance et au dessus de chacune des lucarnes, on lisait les armoiries des familles, toutes membres de la famille de Nicolas, auxquelles elles étaient dédiées. Toutes ont été détruites par le district révolutionnaire de Nancy comme signes de féodalité. Le château a perdu ainsi un peu de son charme Renaissance, laissant la place à une façade plus vide.

Vers 1853, mes ancêtres ont placé devant les douves asséchées les huit vases *Rococo* qui ornaient le fer à cheval du grand parterre, lorsque le jardin classique a été remplacé par un parc romantique.

Quelques mots encore sur un point important et souvent méconnu du château : la charpente des toitures, qui est ici tout à fait intéressante et authentique. Il s'agit d'un assemblage «à chevrons portant fermes». La toiture est tenue par les fermes hautes et en quelque sorte suspendues ; il faut une grande hauteur, sinon le poids écarte les murs, mais cela rend possible l'installation d'un deuxième étage, qui était autrefois un galetas. Cette charpente représente une forêt de chênes de l'époque. Parmi les demeures de la Renaissance qui ont la même structure, citons le château de Blois, (en partie), celui d'Ancy-le-Franc (où les murs s'écartent) et quelques églises. C'était aussi une structure plus économique à réaliser.

Je vous ai ainsi mentionné tous les aspects principaux de l'architecture. Mais connaissant vos attirances vers l'histoire, il faut en venir maintenant aux êtres qui ont vécu au temps de l'Ancien Régime. Il n'est pas dans mon projet de vous faire une galerie de portraits des membres des 28 ou 29 générations qui se sont succédé ici, d'autant que nous n'avons pas assez d'éléments pour le faire. Je me contenterai de quelques aperçus sur les lignées successives, mais je parlerai surtout de ceux à qui je porte estime, reconnaissance et affection dans le cadre de ma famille : ce sont Nicolas de Lutzelbourg, Anne des Armoises et mon grand-oncle Alexandre.

Des Fléville, je n'ai rien de plus à dire que ce qu'a écrit Monsieur G. Poull dans son livre. Autrefois sur le témoignage d'un texte, on disait que Fléville avait subi l'assaut en 1443 de 1600 soldats messins, qui ensuite avaient pillé le château des Armoises à Richardménil. Cela était faux, car il s'agissait de Fléville Lixières, fief des Armoises : l'erreur aurait pu se transmettre longtemps.

Les Fléville, de 1290 à 1468, pendant 178 ans, ont surtout été illustres par la branche cadette qui, avec Warry, au temps du roi René et de la régence de la duchesse Isabelle, ont participé au Conseil de régence du duché. Souvent, ils ont été baillis d'Allemagne.

Puis, lors de la bataille de Nancy, du 5 janvier 1477, Eguelnolf de Lutzelbourg, seigneur du lieu, petit-fils d'Ida de Fléville, était resté fidèle à son duc René II. La bataille contre le Téméraire s'est livrée non loin d'ici, alors que les troupes bourguignonnes campaient dans les alentours du château.

Voici maintenant Nicolas de Lutzelbourg, né vers 1485 et mort en 1547, à l'âge de 62 ans. Il fut l'édificateur du château Renaissance, grand capitaine et seigneur fortuné. Il accompagna Louis XII et le duc An-

toine en Lombardie et en Piémont, participa à la bataille d'Agnadel en 1509 : c'est du reste d'Italie qu'il a rapporté l'idée de la magnificence qu'il a vue là-bas. Brillant guerrier, en construisant le château, il n'a pas oublié de la protéger comme une forteresse, avec archères, canons, parfois plus décoratifs que défensifs. Nicolas est allé plusieurs fois à la cour de François Ier à Blois, et il s'est inspiré aussi du Val de Loire. Sa renommée a été grande. Il était capitaine d'Épinal, puis de Nancy et de son château en 1543. Je précise pour la clarté que les Lutzelbourg n'ont aucun lien de parenté avec les Luxembourg, malgré le diplôme signé par Léopold.

Nicolas a donc eu une vie brillante, mais sa grande peine a été de voir la mort de son seul fils Warry, décédé à Bruxelles, à la cour de Charles-Quint, où il était page. Nicolas a eu outre Warry, six filles, qui à sa mort se partagent ses biens, comme c'était l'usage en droit féodal. Deux d'entre elles, Claude, chanoinesse de Remiremont, morte en état de sainteté, et Renée, d'abord religieuse à l'abbaye de Bouxières, puis mariée à Nicolas de Choiseul et devenue protestante, réclament leur droit au partage. Un long procès, qui dure 7 ans, permet finalement à Claude d'hériter de la maison de Nancy, rue de la Poterne, et Renée peut hériter comme ses sœurs, ce qui clôt cette dispute familiale. On partage donc le château : Louise de Haraucourt a l'aile droite, la façade droite, là où nous sommes, est pour Anne de Boullant, celle de gauche pour Renée de Choiseul, l'aile gauche pour Nicole de Beauvau et enfin le donjon et le château féodal sont pour Barbe de Ludres.

Cet épisode important de la vie de la demeure une fois clos, cette indivision ne peut durer. Nicole de Beauvau meurt jeune, à environ 25 ans, et son époux se remarie avec Jeanne de Saint-Baussant. Il rachète d'abord la part des Choiseul, exclus pour protestantisme, et progressivement, lui-même ou son fils rachètent les autres parts, si bien qu'en 1608, les Beauvau semblent être les seuls seigneurs du lieu. La troisième famille s'installe donc pour la durée.

Les Beauvau de la branche aînée (156 ans) ou de la branche cadette, avec le maréchal de Beauvau et la princesse de Poix (44 ans) furent seigneurs de Fléville pendant environ 200 ans. Parmi les Beauvau du XVII^{ème} siècle, je mentionnerai Henri I^{er}, l'auteur d'une *Relation journalière du voyage au Levant* en 1608 et Henri II, compagnon et conseiller de Charles IV, qui a écrit les *Mémoires de la vie de Charles IV*, puis sa vie. Au XVIII^{ème} siècle, il y a eu Louis I^{er}, Louis II, puis Louis Antoine, mort à la bataille d'Ypres en 1744.

Alors Fléville passe à sa sœur Anne des Armoises, qui y a vécu de 1744 à 1766, donc sous le règne de Stanislas. Son époux, le marquis des

Armoises, est avant tout un soldat; il est le plus souvent absent, principalement à Florence, où il commande les gardes du corps du Grand Duc, avant de devenir Lieutenant général des armées de l'Empereur. Mais Anne des Armoises est un personnage hors du commun en ce XVIII^{ème} siècle où régnait la femme : elle est moderne, cultivée, savante et amie des grands esprits de son temps.

Dame du palais de la reine de Pologne, elle a son appartement au château de Lunéville, où nous avons la description de son mobilier, elle reçoit à Fléville toute la brillante société de son époque, et bien sûr le roi Stanislas en 1753. On y voit beaucoup de membres du clergé, qui souvent résident ici : ce sont l'abbé Cerutti, le père Leslie, son grand ami, dom Rémy Cellier, prieur de Flavigny, le père de Menoux et l'abbé Guenard, qui deviendra le chapelain de Fléville et le légataire universel des manuscrits qu'elle a écrits et qui n'ont jamais été retrouvés. Le chanoine Antoine Guenard, académicien, a vécu 40 ans à Fléville ; il fut l'aumônier de la duchesse de Brancas et il a écrit en 1757 un «Discours sur l'Esprit Philosophique» contre l'Encyclopédie.

Ici se place un épisode cocasse de la vie de Fléville. Anne des Armoises, qui était en bonnes relations avec Stanislas avait obtenu que le Roi lui cède un religieux, l'abbé Miroudot du Bourg, spécialiste des *prairies artificielles* qu'il avait expérimentées à la Malgrange : il semait du «ray grass» dans les jardins à la française pour leur conserver une belle allure. Les jardins de Fléville venaient d'être recomposés, en remplaçant les «broderies» anciennes, par François de Nesle dit Gervais, élève du neveu de Le Nôtre, qui transposa les jardins à la française dans toute l'Europe habsbourgeoise et la Toscane. Nous possédons la description et les plans des magnifiques jardins créés vers 1745 à Fléville. L'herbe devait y être transformée en gazon, et ce fut le travail de Miroudot^[1].

Je ne sais si ce fut un succès, mais cet abbé fit pas mal de bruit par son libertinage avec deux servantes de Fléville, où il resta plusieurs années. Il fut nommé évêque de Babylone, où il se rendit en 1781, avant de rentrer à Paris en 1784. Pendant la Révolution, il prêta serment à la Constitution et assista Talleyrand lorsque ce dernier consacra son premier évêque jureur. Il finit dans la misère, et son arrière neveu, M. de Saint-Ferjeux, m'a avoué qu'il était devenu la honte de la famille.

En dehors de ce personnage douteux, beaucoup de personnes illustres sont venues à Fléville. Stanislas et sa cour y sont venus le 3 juillet 1758 pour tenter de régler l'affaire du deuxième vingtième, imposé aux Lorrains pendant la guerre de Sept ans. Dans cette affaire importante, Anne des Armoises, championne des libertés lorraines, fit face à la dureté de son ami La Galaizière au cours des colloques des 30 et 31 mai,

puis du 18 juin, avant d'aboutir à la réunion du 3 juillet. L'affaire se continua par des tractations à Versailles. La marquise des Armoises s'attira le 4 octobre cette réflexion de Stanislas, qui la mortifia beaucoup: «Madame, je n'ai pas l'honneur d'être un Alexandre, mais la ville de Nancy est une Babylone».

D'autres personnes étaient souvent les hôtes de Fléville, bien évidemment sa cousine, la célèbre marquise de Boufflers, Madame Durival, Devaux, peut-être Voltaire et Madame du Châtelet et les fêtes étaient fréquentes. Mais Anne des Armoises mourut jeune, en 1766 et Fléville entra un peu dans l'oubli pendant 46 ans : plus de bruits d'enfants, ni de joyeuses fêtes.

Il y eut deux intermèdes cependant durant cette période d'avant la Révolution, pendant lesquels le château a été mis à la disposition de locataires. C'est d'abord de 1775 à 1784 le séjour de la duchesse de Brancas, qui loua le château et y tint un petit salon de Rambouillet. Là se retrouvaient tous les anciens amis de la cour de Stanislas, personnages lettrés, oisifs et plutôt âgés, goûtant les dernières lueurs de l'Ancien Régime, mais d'idées relativement libérales. Il y a quelque hésitation à situer cette duchesse de Brancas, car à cette époque, il existe deux femmes qui portent ce nom ; mais nous penchons plutôt pour Diane de Clermont Gallerande, duchesse douairière de Brancas, qui n'eut pas d'enfants.

La seule source que nous possédons à cette époque est l'écrit de l'abbé Jacques sur Cerutti^[2], qui est passé de Lunéville à Fléville et devint le secrétaire de la duchesse. Il y aurait beaucoup à dire sur ce personnage léger, «poète médiocre et philosophe du plus bel air», a-t-on dit de lui, qui deviendra le secrétaire de Mirabeau et sera acquis aux idées nouvelles. Le 25 août 1780, il présenta à la Société Royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy un mémoire sur «l'Education», qui eut un certain succès^[3]. Dans le salon du château passèrent à cette époque tous les Lorrains de l'ancienne cour de Stanislas, et bien sûr la marquise de Boufflers, Madame de Lenoncourt, Panpan Devaux, Madame Durival, qui est originaire de Sommerviller, le marquis de Boisgelin. L'abbé Cerutti parle de ce «paradis de Fléville», où la vie était douce et insouciant. Parmi les événements qui se sont produits dans ce microcosme, il faut citer la visite de l'aéronaute Pilâtre de Rozier.

Le deuxième intermède va de 1786 à 1791 avec la location du château aux premiers évêques de Nancy, M^{gr} de Fontanges et M^{gr} de La Fare, comme résidence d'été. M^{gr} de Fontanges (1744-1806), issu de cette famille des Scorailles d'Auvergne, qui a compté parmi ses membres Mademoiselle de Fontanges, la jeune maîtresse de Louis XIV, fut aumônier de Marie Antoinette pendant quelque temps. Grand seigneur aimant

la chasse à tel point qu'il dépeupla Fléville de son gibier, il y fit d'importants travaux, redécora l'intérieur et mit des papiers peints dans douze chambres d'amis «sur fond blanc à oiseaux ou fleurs, fond jaune à guirlandes ou bouquets, à carreaux de diverses couleurs». Il quitta Nancy en 1787 pour devenir archevêque de Bourges et émigra en 1791.

Son successeur M^{gr} de La Fare est plus connu et diversement apprécié. Il eut une vie plus mouvementée. Cadet d'une famille cévenole peu argentée, mais brillant, il dut sa faveur à Bernis, son parent. Fléville, où il séjournait 2 à 3 mois par an, était sa résidence d'été. Il y eut dans sa carrière deux dates importantes. C'est lui qui prononça le sermon du 4 mai 1789 à la messe d'ouverture des Etats Généraux à Versailles, et plus tard celui du sacre de Charles X en 1825, alors qu'il était archevêque de Sens.

Celui de 1789, où il avait émis quelques idées libérales, ne fut pas apprécié par Louis XVI, qui n'autorisa pas sa publication, et fut un peu critiqué par la Cour. Homme d'Ancien Régime, il racheta dit-on, le mobilier de son prédécesseur, ne paya pas sa contribution patriotique et refusa de prêter le serment à la *Constitution civile du Clergé*, d'où son exil à Trèves chez son supérieur hiérarchique le 7 janvier 1791. Comme il avait émigré, ses biens à Fléville furent vendus dans la cour les 28, 29 et 30 mai 1793. Cette vente rapporta 13 000 livres ; on vendit ensuite sa célèbre bibliothèque de 575 volumes, puis en 1794, ses 673 bouteilles de vin qui avaient été cachées sous l'autel de la chapelle. A Vienne, il fut la plaque tournante de l'émigration et prépara le mariage de la fille de Louis XVI. Pair de France, archevêque, puis cardinal en 1823, il ne put jamais récupérer les biens qu'il avait perdus à Fléville.

Une page se tourne désormais. La principale détentrice de Fléville et d'Haroué est la princesse de Poix, qui vit à Paris et au Val, dans une situation difficile, avec des dettes importantes. Son salon est pourtant célèbre et elle est réputée pour son esprit et son intelligence. Son époux, qui appartient à l'illustre famille de Noailles, est surnommé «le petit Poix» et il décède assez jeune. Quand ses terres lorraines sont à vendre, elle refuse le démantèlement de l'ancienne seigneurie, ainsi que la démolition, et c'est ainsi que mon ancêtre Alexandre de Lambel est devenu acquéreur de l'ensemble du domaine en 1812. Il a préféré Fléville à Haroué en raison de la distance de la ville (4 lieues pour Haroué). Cette transaction fut conclue pour une somme de 400 000 francs, le château ne comptant pas dans cette estimation en raison de son état de délabrement.

A l'origine, les Lambel, ou Label, avec un tréma sur le A, qui est une abréviation de am, sont originaires des Ardennes et notre famille s'est

transmise depuis le XVIII^{ème} siècle par un seul fils et beaucoup de filles. Jean Label, un excellent juriste, était bailli du comté de Vaubécourt^[4], au nord de Bar-le-Duc, et son seigneur était le marquis de Nettancourt-Vaubécourt. En 1771, il fut nommé Conseiller du Roi à la Chancellerie du Parlement de Metz, et fut transféré, à la suppression de celui-ci, à la Cour Souveraine de Nancy. C'est ainsi que «mort en fonctions», il acquit la noblesse. Son office a été acheté fort cher, soixante mille livres, afin de remplir les caisses royales.

Son fils Jean-Baptiste, né le 6 mars 1743, fut Conseiller du Roi au bailliage de Bar ; il habitait la rue du Coq à Bar-le-Duc et il épousa en 1768 Anne Françoise Berthémy de Mutigny, seigneurie située au nord de Châlons-en-Champagne. Il mourut à 33 ans en 1775, ayant contracté la scarlatine, que lui avait donnée son jeune fils Alexandre. Ses sœurs Madame de Binarville et Madame de Gaillot se marièrent dans la région. Dans ma famille d'alors, on tenait grand cas des parentés avec les Talon, qui furent une famille célèbre au barreau de Paris, en particulier Omer Talon.

Leur fils Alexandre, mon trisaïeul, eut une carrière surtout militaire dans l'arme du Génie. Excellent mathématicien, il eut pour professeur à l'École du Génie de Mézières le célèbre Monge, puis prépara à Nancy^[5] l'école Polytechnique où il fut reçu. Est-ce de là que date son désir de venir dans cette partie de la Lorraine ? Je ne sais.

En décembre 1810, il épouse Anne Pauline Paillot, d'une famille connue de Bar-le-Duc. Oudinot assista à son mariage et ils eurent deux enfants : Alexandre et Paul.

Ses états de service sont éloquents. Il est cité à l'ordre de l'armée pour sa bravoure à la célèbre bataille de Hohenlinden, du 9 frimaire an IX : c'est là, sur l'affût d'un canon, qu'il annonce en écrivant à sa mère la victoire et qu'il a confirmé ainsi sa noblesse par les armes. A 22 ans, il est capitaine, passe par le camp de Boulogne, puis à l'armée du Rhin, où il fut intégré à la division Richepanse. En nivôse an XIV, il commande la place de Brunn (Brno) et court à Austerlitz rejoindre Napoléon pour la victoire, où il est à nouveau cité. En 1806, il passe à l'armée d'Italie et commande en chef le génie, prend le célèbre fort de Malborghetto, où il arrive le premier en 1809. Il est à Wagram en 1810.

Nommé baron d'Empire en 1810, colonel à la Grande Armée à 34 ans, il prend le commandement du génie au camp de Boulogne en 1814, de Calais et de Saint-Omer en 1815, où il accueille Louis XVIII et se rallie à lui. A son titre de baron est jointe une dotation impériale en Hanovre, près d'Erfurt et à Heiligenstadt, et en province de Brême, dont il ne touchera jamais les revenus.

Après Waterloo, en août 1815, il prend une longue permission, «à cause des désastres qu'ont subit mes propriétés en Meurthe», écrit-il, à la suite du passage des troupes ennemies. En 1826, il est nommé maréchal de camp, reçoit la Légion d'Honneur et prend sa retraite. Sa femme décède à Paris en 1832, en soignant les malades du choléra, lui-même décédera en 1851. Fléville et diverses activités sont son principal souci. A Fléville, il commença la remise en état du gros œuvre et des planchers dans une demeure vide. La toiture du donjon fut refaite en 1847.

En 1830 est créé le majorat de Lambel-Fléville, auquel est attaché le titre de comte. Le domaine et son château sont ainsi préservés du démembrement, mais cela fut de courte durée, puisque les majorats furent rapidement annulés. L'idée cependant en est restée.

Alexandre II, le fils aîné du général est né à Paris en 1814 et il a traversé une grande partie du XIX^{ème} siècle, qu'il a animé par son action et son dévouement aux humbles jusqu'à sa mort en 1903.

Alors que la France subissait les épreuves de l'industrialisation, de la guerre de 1870, Fléville a rayonné et fut un lieu de vie et d'activité intense dans la modestie et la recherche d'un idéal. Alexandre fut un des précurseurs de ce catholicisme social, dont on a souvent oublié l'existence, parce qu'il fut ensuite dépassé par les mouvements d'après 1870. Emule des idées sociales admirables de Louis XVI, ému par la montée du capitalisme au temps des Orléans et par ses effets sociaux, recherchant un idéal social et religieux après l'anticléricisme de la Révolution, il se dévoua pour le retour du sentiment religieux dans le cadre du patronage, de la charité et de la bienfaisance, sur le thème : ceux qui possèdent doivent faire des sacrifices.

Dès 1830, lui, légitimiste, devint sous les Orléans un «émigré de l'intérieur», rejetant l'idée de participer au régime, alors qu'il aurait à remplir de hautes fonctions, et se dévouant pour les oubliés. Docteur en droit, il dirigea beaucoup de mouvements à Paris et en Lorraine. En voici les principaux témoignages.

D'abord, à la fin de la II^{ème} République et au début du Second Empire, avec son ami Armand de Melun, c'est toute une législation sociale qui a vu le jour : réglementation du travail des femmes enceintes, du travail des enfants dans les usines, de l'emploi des apprentis et de leur protection.

A Paris : la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, la Conférence Sainte-Clotilde, la Société des Amis de l'Enfance, la Société Saint-François-Xavier ; la Société d'Économie Charitable (1845-1871), avec Falloux, Lamartine, Riancey, Tocqueville, dont le but est d'établir une doctrine

charitable, adaptée à la pauvreté d'origine industrielle, dans un laboratoire de réflexion ; le Patronage Saint Jean, créé en 1838 près du Gros Caillou, fut le premier patronage chrétien fondé à Paris, comportant un cercle d'ouvriers, une bibliothèque, une école du soir, une caisse d'épargne, une caisse de loyers, un journal enfin : cet ensemble existe toujours, mais il a été cédé à la paroisse du Gros Caillou (passage Landrieu dans le 7^{ème} arrondissement). Alexandre participe financièrement et religieusement à l'édification du Sacré Cœur de Montmartre et à la création de l'hôpital Saint Joseph, dont il est resté membre du conseil pendant longtemps.

En Lorraine, il n'a pas été moins actif. Il fut membre de la Société Foi et Lumières, créée par le baron Guerrier de Dumast, président du Conseil central de la Société Saint-Vincent-de-Paul de 1852 à sa mort, avec comme assistant Vagner, créateur de l'œuvre des Campagnes, animateur du Comice agricole du canton de Saint-Nicolas-de-Port, qui se réunissait tous les ans le lundi de Pentecôte, président de la Société d'encouragement et de bienfaisance pour les campagnes, enfin maire de Fléville de 1843 à sa mort et conseiller général du canton. Il écrivit 23 livres ou opuscules.

Au château de Fléville, il procéda de 1830 à 1860 à la réfection de la chapelle ; en 1853, il décora la salle des États de Lorraine ; en 1871 il inaugura la nouvelle église du village qu'il a reconstruite avec ses deniers.

Il épousa en 1845 Marie de Beaumont-Villemanzy, fille du marquis de Beaumont ; elle fut la «couveuse» des enfants de sa belle-sœur, mon arrière grand-mère, qui eut neuf enfants.

Son frère cadet Paul fut le continuateur de la lignée en épousant Anne de Neuchêze, qui eut donc de nombreux enfants : c'était la «pondeuse». Mais au terme de plusieurs années, la cohabitation devint difficile, et il fut désagréable à mon grand-oncle de voir sa belle-sœur sacrifier à une mode de l'époque, en faveur au palais impérial : faire tourner les tables. Paul alla s'installer avec sa femme et ses enfants en Nivernais, et ils achetèrent au marquis de Vergennes le château de Mouchy, non loin de La Charité sur Loire. Hormis deux décès, les enfants se marièrent et mon grand père épousa Mademoiselle Barbault de la Motte, d'origine poitevine. L'un de ses deux fils, Thierry, brillant sujet, ami de Barrès, fut très grièvement blessé au début de la guerre de 1914 et il en mourut. Mon père fut militaire pendant neuf années de sa jeunesse et il épousa une jeune auvergnate, dont l'un des ancêtres avait transporté la rançon de Saint-Louis à Damiette, lors de la septième Croisade.

La guerre de 1940 fut un cruel épisode, avec l'occupation allemande à deux reprises, puis le cantonnement des Américains, qui fit de nombreux dégâts. Parfois, lorsque l'armée allemande occupait le château et

que mes parents continuaient à y habiter, des résistants y passaient et logeaient à la barbe de l'ennemi.

A la mort de mon père en 1951, ma sœur et moi nous partageons l'héritage et Fléville m'échut. En 1956, je l'ouvrais au public et nous y avons reçu 400 000 visiteurs depuis cette date. Avec mon épouse, nous l'avons de notre mieux remis en état, et avons rénové ce qui en avait besoin; nous avons aussi connu le drame des vols.

Au terme de cette longue présentation, je dirai qu'il y a encore beaucoup de choses à découvrir. La vie de château est curieuse, mais si l'on est prêt à faire des sacrifices, elle est intéressante.

Fléville est et restera une maison de famille ; chaque génération continuera à y apporter sa part avec goût et passion, afin qu'il reste un témoignage vivant de la longue histoire de la Lorraine. Tel est mon souhait.



Notes

- [1] Dom Miroudot (1717-1798), bernardin de Citeaux, abbé de Geriport.
- [2] Joseph Antoine Joachim Cerutti, jésuite, né à Turin le 13 juin 1738, mort à Paris le 3 février 1792.
- [3] Cerutti avait été admis à la Société Royale de Nancy le 8 mars 1763.
- [4] Du vieux Vaubécourt et de son cimetière, il reste peu de choses, à cause des destructions de la guerre de 1914 en Argonne.
- [5] Certainement à l'École *Centrale* de la Meurthe, qui venait de se créer et qui a précédé le lycée napoléonien.